

## « Juste le temps de me mettre en colère »

C'est au journal de midi, juste avant la fin de l'émission. Le premier secrétaire du Parti socialiste, candidat aux élections présidentielles de l'année suivante, péroré. On lui fait remarquer pourtant qu'il ne reste que peu de temps et qu'on aimerait parler sport, musique et jeunesse dans les sept minutes restantes. Il résiste pourtant :

— Je ne voudrais pas que notre entretien s'achève là... Permettez, je voudrais dire que limiter...

On ne saura pas ce qui est limité, puisque intervient à ce moment-là une voix bougonne :

— Moi, ça fait trois quarts d'heure que je suis là et que je m'ennuie à entendre des bêtises, alors maintenant, si je ne peux rien dire avant la fin de l'émission – parce que moi j'avais pris plein de notes en venant dans votre formation...

— Vous aurez le temps, intervient-on.

— Non, j'aurai pas le temps. Je le sais déjà que j'au-

rai pas le temps. J'aurai juste le temps de me mettre en colère. Non, c'est le système de l'information française qui est fait comme ça. J'aurai le temps une minute de m'énerver, juste de m'énerver et de passer pour un petit merdeux et un petit jeune qui fout la pagaille partout. Je préfère m'en aller tout de suite. Si j'avais su que je n'aurais pu rien dire, j'aurais dormi beaucoup plus tard. Je vous remercie.

Le jeune homme – cheveux longs, chemise en jean, veste en cuir – se lève et sort du cadre. Le présentateur, confus, explique qu'il était là pour parler des problèmes de la jeunesse et ajoute :

— Je pense que nous aurions eu le temps...

Le jeune homme, agacé sans doute de ce conditionnel, se ravise et l'interrompt de nouveau, se rasseyant.

— Je peux dire une chose importante ?

C'est le début d'une diatribe qui occupe l'émission jusqu'à la fin. Il accuse le candidat socialiste de détourner l'attention de problèmes qui intéresseraient véritablement les jeunes.

Il insiste sur le fait que les ministres de la Jeunesse ne sont jamais des jeunes. Il fustige ceux qui louent à des prix exorbitants des taudis à des travailleurs immigrés, et exige les noms des coupables, plutôt que de fumeuses mesures légales pour les en empêcher.

Il dresse une liste de sombres affaires de suicides et d'assassinats politiques des dernières années. Il s'interrompt pour un éclaircissement :

— Je suis fier d'être là, ça, je peux vous le dire. On ne s'en aperçoit peut-être pas, mais vous pouvez pas imaginer ce que c'est pour un jeune que d'avoir la possibilité de

parler une minute. C'est pour ça que j'avais peur de pas pouvoir parler. Parce que ça n'arrive *jamais*, faut bien se mettre ça dans la tête.

Puis, il repart. On exagère l'information ; la jeunesse se désespère ; elle ne croit plus en la politique française. Et cette phrase assassine :

— Le désespoir est mobilisateur, et quand il est mobilisateur il est dangereux. Et ça entraîne le terrorisme [...] et il faut que les grands de ce monde soient prévenus que les jeunes vont finir par virer du mauvais côté parce qu'ils n'auront plus d'autres solutions. Voilà, et je vous remercie de m'avoir écouté.

Ce discours pourrait être tenu devant n'importe quel candidat présidentiel de la Cinquième République. Pourtant, les banlieues ne brûlent pas encore. C'est tout juste si quelques chansons font état de la colère et de la rébellion qui y couvent – et notamment dans un tube incontournable de l'année précédente : « Quand on arrive en ville », dans *Starmania* de Michel Berger et France Gall, chanté par Daniel Balavoine.

C'est ce même Balavoine qui accable le candidat Mitterrand au journal de midi d'Antenne 2, ce 19 mars 1980. Cinq minutes plus tôt, et il était considéré comme un chanteur populaire. L'émission finie, il est vu par toutes les chaînes de télévision comme un porte-parole de la jeunesse déshéritée, et, dès ce moment, et jusqu'à la fin de sa carrière, il sera un invité régulier des émissions-débats.

Ce ne sera pas une carrière longue : il est fauché au sommet de sa gloire, six ans plus tard, dans un accident d'hélicoptère en pleine mission humanitaire. Ce n'est

pas un hasard si, en 2004, un astronome baptise l'astéroïde 214081 de son nom. Balavoine est un météore, pour ne pas dire une comète : une apparition incandescente dans le firmament du star-system, qui a à peine le temps de briller avant de disparaître à l'horizon.

L'astéroïde est une image qui lui va bien parce qu'il est aussi un ovni dans le paysage de la musique française : il est un des premiers à revendiquer un style rock, à envisager des influences anglo-saxonnes modernes, à se démarquer de la tradition française de la chanson à texte. Pour lui, le propos sonne dans la musique, soutenue par le texte plutôt que l'inverse.

L'intervention de Balavoine au journal de midi fait sensation : c'est qu'il se révèle être une personnalité engagée, au-delà de son image d'idole des jeunes. Son apparition sur la scène est toute récente, mais fracassante : *Starmania* est un des plus grands succès de l'histoire de la musique française, et les chansons qu'il y interprète dans son rôle de Johnny Rockfort sont des tubes incontournables.

Son album presque simultané, *Le chanteur*, comporte quelques titres qui marquent pour de bon la culture populaire nationale. Deux ans plus tôt, il était un chanteur confidentiel, dont les disques s'écoulaient à peine à quelques centaines d'exemplaires dans l'indifférence générale ; en 1980, c'est une idole de la chanson, et à présent, une figure du débat politique.

Il incarne la désillusion de la jeunesse marginalisée, mais aussi l'espoir d'un monde meilleur ; la méfiance des pouvoirs et des enjeux internationaux, mais aussi l'ouverture de la jeunesse moderne sur la contre-culture

mondiale ; la fracture générationnelle, mais aussi l'indépendance d'esprit et la liberté de pensée des baby-boomers. Si ses romances font danser tous les amoureux de l'Hexagone, elles sont équilibrées d'un propos percutant et sans concession. Sa voix androgyne rappelle le hard-rock d'outre-Manche, mais aussi les tessitures délicates de Mouloudji et Trenet. Venant d'un tel trublion de la musique populaire, venant d'un « petit merdeux » chevelu vêtu d'une veste en cuir, sa verve, sa gouaille, son courage d'opinion surprennent les politiques et journalistes même les plus endurcis.

Balavoine est plein de paradoxes. On ne le réduit pas aisément. Il est le portrait de sa génération, et, en même temps, sa voix et son propos résonnent longtemps après sa mort tragique. Son image de martyr est enrichie de son goût du sport et du risque, des actes qu'il joignait à ses paroles humanistes, et de la simplicité apparente de choix pourtant pas toujours faciles.

Balavoine est un personnage évasif, difficile à cerner même 30 ans après sa mort. Il est souvent là où personne ne l'attend, et même là où il dérange la pensée confortable. On veut en faire un « susurreur » pour midinettes, il pousse un coup de gueule.

On veut en faire un héros, il dément en chanson. On veut en faire un poète, il repousse les lauriers. On veut en faire un porte-parole, il renonce au privilège. Il est au centre du tourbillon français des années 1980 – mais ne ressemble à aucun de ses congénères.

C'est peut-être en examinant sa vie, plutôt que le commentaire qui en a été mille fois fait, que nous comprendrons mieux sa place dans nos cœurs.

Dans sa courte carrière, Daniel Balavoine a tout juste eu le temps de se mettre en colère, mais aussi le temps de chanter l'amour, le deuil, l'idéalisme et la désillusion. Et les 30 ans depuis qu'il nous a quittés ne nous suffisent pas pour nous souvenir de lui.

## « Une douleur en manque de compréhension »

Il renâclait à se raconter, préférait parler du monde et du présent. Pressé par un journaliste, il aurait dit :  
— Je n'aime pas les souvenirs... D'ailleurs, ils sont faux. La mémoire ne restitue que ce que l'inconscient veut bien laisser passer. Elle déforme, elle triche, elle ment.

Espérons alors rendre quand même justice à sa mémoire par les souvenirs que d'autres ont de lui et par le souvenir qu'il nous a laissé.

En 1952, la France relève la tête après le traumatisme de la guerre. Émile Balavoine est ingénieur divisionnaire en urbanisme au ministère de la Reconstruction. Il est envoyé en mission loin de ses Pyrénées natales, à Alençon, où il emmène sa femme, Élisabeth, et leurs cinq enfants : deux filles, Marie-Françoise, 12 ans, et Claire, 9 ans, et trois fils nés depuis la Libération, Bernard, 8 ans, Guy, 6 ans, et Yves, 4 ans. Ils viennent de perdre leur sixième enfant, Xavier, qui est mort à un an à peine

d'une méningite. Une si grande famille représente bien le baby-boom qui marque les années de paix retrouvée. Daniel entre donc de plain-pied dans une génération sociologique importante, celle de la reconstruction et du renouveau. Celle du calme après la tempête, peut-être. Tom Waits, chanteur américain né en 1949, les appelle *Rain Dogs* :

— Rien ni personne n'est jamais aussi heureux ni aussi fou que des chiens après la pluie.

Dans la famille Balavoine, le deuil de Xavier se fera sentir pendant de longues années. Perdre un enfant est un malheur quasiment impossible à surmonter : comment ne pas penser à ce qu'il aurait pu être, à qui il aurait pu devenir ?

C'est à Alençon que naît Daniel, le 5 février 1952, deux ans jour pour jour après la mort de son grand frère, dans l'ombre duquel il était sûr de vivre. Il disait à sa mère, malgré les protestations de celle-ci :

— Je ne serais pas né si Xavier n'était pas mort.

Il n'aura pas le temps de connaître sa Normandie natale. Dès l'année suivante, les Balavoine retournent dans le Sud, où ils s'installent d'abord à Bordeaux, renouant avec les origines landaises d'Élisabeth. Lasse peut-être d'être la mère au foyer d'une si nombreuse fratrie, elle trouve un emploi de démonstratrice de produits cosmétiques. Les sœurs aînées assureront les soins quotidiens des plus petits.

La famille est musicale : Élisabeth était d'une famille de musiciens amateurs, et s'était même produite dans quelques cafés-concerts d'avant-guerre. Elle anime des veillées chantantes avec ses enfants, qui, nombreux et

d'âges très différents, forment une vraie petite chorale familiale. Yves, Guy et Bernard sont d'ailleurs des Petits Chanteurs à la croix de bois.

Dès son plus jeune âge, Daniel entend donc chanter, et ce n'est pas tant un rêve qu'une habitude. Pourtant, sa sœur Claire racontera après sa mort que les frères écartaient Daniel, le charriaient en lui disant qu'il était trop petit pour chanter avec eux, qu'il chantait faux, qu'il ne comprenait pas les paroles. Elle rit en évoquant la « vengeance » qu'il avait prise sur eux dans sa vie adulte.

Mais les frères protègent Daniel, le couvent, le chouchoutent même un peu. La famille le décrit comme un enfant caractériel, même coléreux par moments, dont les accès d'énervement et les caprices étaient confortés par le traitement indulgent de ses frères (les sœurs n'étaient pas moins affectueuses, mais lui passaient apparemment moins de choses).

Un deuxième événement vient marquer l'enfance de Daniel, un événement difficile, mais qu'on hésitera pourtant à qualifier de drame. Le bonheur conjugal des Balavoine, qui dure depuis 20 ans et la naissance de Marie-Françoise, se désagrège. En 1957, à une époque où le divorce est encore difficile légalement, mais touche de plus en plus de foyers, ils se séparent.

En fait, c'est Élisabeth qui, devant cette vie irrégulière faite des mutations et des missions diverses d'Émile, devant ces six enfants plutôt turbulents, consomme la rupture, en femme indépendante, et même, dira Claire, « d'avant-garde », ayant choisi entre un amour nouveau et ses enfants. Ils ne semblent pas lui en vouloir, bien qu'on imagine que les expériences de chacun soient différentes.

Marie-Françoise a déjà quitté la maison et se mariera bientôt, Claire devient maître-nageuse à Biarritz, et les garçons, plus jeunes, se tiennent les coudes entre le lycée et la maison paternelle.

Si les aînés sont proches de l'âge adulte, Daniel n'a encore que cinq ans, et si la rupture de ses parents le marque douloureusement, à l'époque, il s'en fait vite une raison.

— J'ai pu leur en vouloir, à l'époque, confiera-t-il dans une interview de 1982 avec Anne-Marie Peysson pour RTL, mais finalement la séparation de mes parents a été plutôt bénéfique pour moi. C'est-à-dire qu'il n'y a pas eu d'accoutumance. Je n'ai pas eu à fermer les oreilles vis-à-vis de l'un pour écouter l'autre. J'ai peut-être finalement plus vécu avec mes deux parents que certains enfants dont les parents sont restés ensemble jusqu'au bout.

En quelques phrases, le chanteur nous donne l'image d'une famille équilibrée, où la séparation ne crée pas de véritable amertume chez les enfants.

Élisabeth a rencontré un autre homme, René, avec qui elle s'installe d'abord à Nice, où ils ouvrent un magasin d'antiquités. Plus tard, ils poursuivront cette activité en région parisienne, à Ivry. Les enfants déménagent à Biarritz avec leur père, où Élisabeth viendra souvent leur rendre visite.

Émile est un homme plutôt calme et mesuré. Ce n'est pas un père autoritaire. Il ne semble pas craindre de ses enfants, mais aimé et respecté. En bon méridional, il aime le rugby et suit les tournois avec attention. C'est un goût qu'il transmet à ses fils. C'est aussi un père rassembleur. Le dîner est un moment privilégié, et la table, un

espace d'échange. Il cuisine volontiers et apprend à ses enfants le partage de la bonne chère et de la conversation qui inévitablement l'accompagne.

Cette période biarrote non plus ne dure guère. Deux ans plus tard, Émile est muté en Algérie, et Balavoine entre à la pension Saint-Joseph de Hasparren.

C'est une période importante de son éducation, même si elle est surtout définie par le rejet qu'il en fait plus tard (on se souviendra du vers de « La vie ne m'apprend rien », où il assène : *Leurs évangiles ont fait de moi un non-croyant*). Il y apprend la lecture et l'arithmétique, mais aussi sa relation à Dieu, antidogmatique mais légèrement mystique, et dont l'existence sous-jacente se fait sentir dans plusieurs chansons à des moments de joie ou de peine intense (dont certaines qui l'invoquent directement : « Dieu que l'amour est triste » ou « Dieu que c'est beau », par exemple).

Le pensionnat lui enseigne aussi à canaliser sa colère et son caractère turbulent en une véritable rébellion. Notant son intelligence, les pères avaient dit à Émile, revenu d'Algérie pour une visite, que Daniel se destinait à la prêtrise. Mais le subterfuge a l'effet inverse : la fausse information rend l'élève furieux. Dès lors, il considère toute autorité institutionnelle comme une exploitation de la naïveté de ceux qui la subissent.

C'est peut-être là qu'il découvre sa première vocation, qui est politique. Daniel, qui se décrira plus tard lui-même comme une « grande gueule », est aussi un idéaliste. Il veut changer les choses pour le mieux et se rend compte que, pour avoir un effet important sur le monde, il faut être à même de manier le pouvoir politique. Le manque d'indépendance d'esprit et le dirigisme de l'édu-